

INTRODUCTION

Depuis quand, dans le bassin méditerranéen, peut-on parler d'un phénomène urbain? La réponse diffère selon les aires géographiques, non seulement en termes de chronologie (personne ne nie une certaine antériorité proche-orientale) mais, peut-être davantage encore, en termes de contenu. L'apparition de l'organisation poliade en Grèce, «quelque part» vers le VIII^e siècle, constitue un élément essentiel de l'analyse mais, selon la majorité des observateurs, la traduction en terme d'organisation véritablement urbaine est loin d'être immédiate. Cette association cité/phénomène urbain conditionne cependant largement notre vision de l'Antiquité : la «civilisation» n'est acquise que pour autant que le corps civique vit majoritairement groupé et que les agglomérations sont elles-mêmes dotées d'un équipement monumental. Ce dernier doit dépendre d'une stricte répartition entre espaces privés et espaces publics et donc d'une réflexion sur le partage du sol, sur la rationalisation de l'espace, deux notions qui ont pris naissance dans le monde agricole. Cette conception, qui associe le phénomène proprement urbain et l'aspect proprement social et politique, est issue de la Grèce mais aussi de l'Italie. Elle a constitué un filtre à travers lequel on a longtemps considéré toutes les autres civilisations de l'Antiquité.

Ces concepts, outre le fait qu'ils n'ont pas été effectifs dès la naissance des premières cités puisqu'ils sont le résultat d'une évolution multiséculaire, ne permettent pas d'envisager toutes les formes de regroupements de l'habitat qu'ont connues les sociétés de l'arc nord-méditerranéen, entre la Catalogne actuelle et le nord de l'Italie. Ce cadre géographique ne présente pas une réelle unité et peut sembler totalement artificiel. Toutefois, dans la période choisie (sur laquelle nous reviendrons), il présente quelques caractéristiques intéressantes. La première est d'être marqué par une empreinte plus ou moins forte du monde celtique tout en n'en constituant pas le noyau originel et emblématique en raison de la présence d'un fort substrat autochtone. Ces régions, sans être isolées non plus des mondes grec, étrusque, punique ou romain proprement dits, s'en distinguent encore nettement, à commencer par leur indépendance politique. Ce sont donc des interfaces d'autant plus actives a priori qu'elles s'inscrivent dans ou à proximité de couloirs d'échanges (couloir rhodanien, plaine du Pô) par lesquels transitent les relations entre le monde celtique et la Méditerranée. S'agissant de régions tampons, la question de l'importance relative des apports extérieurs et des innovations locales revêt une importance particulière, notamment dans le domaine des techniques de construction et des structures urbaines. Les réponses traditionnelles évoluent généralement entre deux conceptions antinomiques. La première, conditionnée par la conception de la cité classique, insiste sur une influence décisive des apports méditerranéens. La seconde, antinomique mais tout aussi fondée idéologiquement, met l'accent sur un développement autonome de ces communautés, insensibles et indépendantes, y compris du monde celtique proprement dit.

Ces questions concernent toutes les périodes de l'Antiquité mais nous avons choisi de concentrer notre enquête sur un temps relativement court, les IV^e-II^e siècles.

Il apparaît en effet que la recherche s'est principalement attachée, durant ces dernières années, aux périodes «hautes» et «basses». Ainsi, les chercheurs se sont souvent intéressés aux premières formes méditerranéennes de l'habitat construit et à ses premiers regroupements au deuxième millénaire et dans la première moitié du millénaire suivant : tels furent le sujet et la période considérée lors du récent colloque «From huts to houses. Transformations of ancient society»¹, tenu à l'Académie de Danemark à Rome, du 22 au 25 septembre 1997. Pour les régions de la rive septentrionale du bassin méditerranéen que nous nous proposons d'étudier, l'on sait que l'apparition des premières formes d'agglomérations proto-urbaines se place à la charnière du Bronze final et du premier âge du fer. La transformation de tels ensembles au cours des VI^e et V^e siècles av. J.-C., très vraisemblablement à la suite du contact des populations indigènes avec des Grecs, des Étrusques ou des Puniques, a déjà été mise en évidence : les habitations s'organisent et se regroupent derrière des enceintes, dotées de bastions, tandis que les murs montés en moellons occupent une place de plus en plus importante dans la construction.

La période qui suit la fin de la deuxième guerre Punique a fait l'objet, ces dernières années, de travaux individuels et collectifs tout à fait remarquables en matière d'urbanisme et d'analyse du phénomène urbain, profondément marqués par la culture hellénistique. Parallèlement, les chercheurs ont déjà accordé beaucoup d'attention à l'âge d'or des *oppida* (II^e et I^{er} siècles av. J.-C.) d'Espagne et de Gaule, et au rôle qu'ont joué sur la qualité de leur architecture et les éléments de leur urbanisme les influences helléniques et étrusques, puis romaines. Ainsi, le colloque qui s'est tenu au Mont Beuvray du 8 au 11 juin 1998, pratiquement jour pour jour un an avant cette rencontre romaine, et qui est intitulé «Les processus d'urbanisation à l'âge du fer», s'est occupé essentiellement des phénomènes urbains d'Europe centrale, occidentale et méditerranéenne aux II^e et I^{er} siècles av. n. è. En Italie du Nord, cette période pose également la question, plus débattue et mieux connue, des apports de la romanisation et de la mise en place des colonies et des municipes, sujet qui était au cœur du colloque organisé, en décembre 1997, par l'Université de Venise «Vigilia di romanizzazione. Altino e il Veneto Orientale tra II e I sec. a.C.»².

En revanche, les deux siècles qui précèdent sont restés relativement à l'écart de ces débats. Or, force est de constater que cette période charnière est certainement la moins connue et assurément la moins étudiée en ce qui concerne les phénomènes urbains. En effet, si le IV^e siècle, qui marque plus que le V^e siècle dans le monde méditerranéen, le passage du premier au second âge du fer, a fait l'objet de beaucoup d'attention, les études qui le concernent sont essentiellement animées par une dynamique que l'on pourrait appeler «Nord-Sud» : les découvertes de Monte Bibele, près de Bologne, ont ainsi largement relancé le débat depuis longtemps entamé sur l'impact des invasions celtiques en Italie du Nord³ et sur le rôle des agglomérations de tradition italo-étrusque de cette région dans la

¹ Les communications traitèrent de l'ensemble du monde méditerranéen et de l'Europe, y compris de l'Europe du Nord.

² Organisé par la Ca' Foscari di Venezia. Facoltà di lettere e filosofia et le Dipartimento di scienze

dell'Antichità e del Vicino Oriente, les 2-3 décembre 1997.

³ Une table ronde a été consacrée aux découvertes de Monte Bibele à l'École française de Rome en octobre 1997.

diffusion des *oppida* en Europe centrale et septentrionale⁴. Dans les rencontres internationales récentes concernant la Protohistoire, l'on ne saurait citer que le colloque d'Hautvillers de 1992 qui prit comme sujet de réflexion cette période de «transition» («L'Europe celtique du V^e au III^e siècle av. J.-C. Contacts, échanges et mouvements de population»⁵); mais, comme le signale l'intitulé, cette rencontre n'était pas spécifiquement centrée sur les phénomènes urbains et proto-urbains⁶.

Une des raisons essentielles de cette carence est à rechercher dans l'état de la documentation, beaucoup plus lacunaire pour les textes comme pour l'archéologie. Or, si les chances de voir les premiers se multiplier, surtout pour les sociétés protohistoriques, sont négligeables, il n'en va pas de même pour la seconde. Dans les trois régions retenues, les opérations de nature très différentes (mais où l'archéologie de sauvetage a joué un rôle non négligeable) ont été nombreuses, apportant un lot d'informations susceptibles de modifier en profondeur notre vision des choses. Il a donc paru possible de tenter de faire le point en réunissant des spécialistes qui, sans s'ignorer, n'ont pas pour autant l'habitude de travailler ensemble. Le but n'est pas tant de définir d'hypothétiques parallélismes dans le développement de ces diverses cultures mais de tenter une approche où les mots et les concepts peuvent offrir une certaine cohérence, permettant de saisir les points communs comme les différences irréductibles. La notion même de proto-urbanisme méritait d'être reconsidérée et discutée. L'on désigne généralement par ce terme les premières «formes de regroupement humain et habitatif» qui ont vu le jour avec le début du premier âge du fer : cependant, la découverte de quelques fonds de cabanes groupées ne mérite certes pas encore le nom «d'agglomération», encore moins l'adjectif de «proto-urbain». En revanche, suffit-il qu'un ensemble d'habitations privées soit défendu par une enceinte pour que l'on parle déjà de proto-urbanisme? Ou bien faut-il aussi que cet ensemble soit organisé selon un plan préconçu, qu'il soit desservi par des espaces de circulation (voies aménagées, places), et éventuellement doté d'aménagements publics (salles de réunion) et d'installations collectives (citernes ou autres installations hydrauliques, systèmes d'évacuation des eaux de ruissellement et des eaux usées, greniers etc.)? À supposer que tous ces éléments existent, à quel moment faut-il s'accorder pour dire que l'on passe «d'agglomérations» proto-urbaines à des ensembles urbains? Alors que l'on attribue le nom de «villes», au sens classique du terme, à Marseille et à ses colonies, ou encore aux centres étrusco-italiques de l'Italie du Nord, ce terme est-il encore impropre à désigner les autres centres indigènes avant la fin de l'âge du fer dans la mesure où l'archéologie n'y aurait livré aucun «vestige lisible de gestion municipale, de sanctuaires intégrés, de métiers différenciés ou de quartiers spécialisés»? Comme on le voit, les critères sont multiples et sujets à caution.

Ces deux siècles sont également marqués par des brassages de population mal ou insuffisamment connus par les textes (on pense notamment au Sud de la France) comme par

⁴ Cf. par exemple l'article en forme de bilan de D. Vitali, *Celtes cisalpins, celtes transalpins : quelques réflexions sur le rôle de l'Italie du Nord dans l'origine des oppida*, dans M. Grœnen (dir.), *La Préhistoire au quotidien. Mélanges offerts à P. Bonenfant*, Grenoble, 1996, p. 323-345.

⁵ Deuxième Symposium international d'Hautvillers, 8-10 oct. 1992 : les actes ont été publiés : *Mémoire n° 9 de la Société archéologique champenoise*, Sceaux, 1995.

⁶ Dans les actes du colloque, l'on retiendra essentiellement la synthèse de L. Malnati et A. Violante, *Il sistema urbano di IV^e e III^e secolo in Emilia Romagna tra Etruschi e Celti* (Plut., *Vita Cam.*, 16, 3), p. 97-123.

⁷ M. Bats et M. Py, *Les premières villes : établissements massaliètes et agglomérations proto-urbaines en Gaule méditerranéenne*, dans *Archéologie de la France. 30 ans de découvertes*, Paris, 1989, p. 254.

des changements considérables dans la manière d'appréhender le phénomène urbain dans le cadre des cités classiques : l'apparition d'entités politiques qui dépassent précisément le strict cadre poliade doit permettre, un jour, de raisonner davantage en termes de réseaux, selon des concepts empruntés aux géographes alors même que la réflexion sur ce que doit être une cité mais aussi une ville par rapport aux autres formes d'agglomérations n'a jamais été aussi poussée. Cet aspect n'a pu, malheureusement, être abordé et l'on s'est contenté, plus modestement, de parler de hiérarchie des sites entre villes-mères et colonies. Il s'agit vraisemblablement d'une piste qu'il conviendra de travailler davantage par la suite : les complémentarités de fonction qu'ont montrées, pour les périodes ultérieures, les études sur les différentes formes «d'agglomérations secondaires» engagent à aller dans ce sens dès la protohistoire. Ces journées d'étude avaient donc pour but de tenter de confronter ces expériences diverses, acquises prioritairement sur le terrain, sans reprendre pour autant les questions complexes de l'évolution des cités classiques proprement dites. En définitive, trois axes majeurs constituaient l'armature concrète des divers intervenants :

– le souci, d'abord, de réactualiser nos connaissances sur le phénomène des agglomérations «proto-urbaines» en tentant de proposer, pour les différentes zones géographiques envisagées, des chronologies précises concernant les phases d'apparition des différents éléments d'urbanisme (rempart en pierres sèches, puis rempart construit avec du liant ou en grand appareil, organisation d'îlots d'habitation et existence éventuelle d'un module, apparition de systèmes d'évacuation des eaux, pavage des lieux publics de circulation etc.) et d'en définir, lorsque cela est possible, les causes et les origines. Le recours à des synthèses régionales permettait de rassembler la documentation et de proposer des «vues d'ensemble» dynamiques tandis qu'une place spécifique a été accordée à des monographies concernant des sites étudiés récemment et souvent novateurs comme Martigues, Marseille ou les villages de hauteur de la région d'Aquilée;

– ensuite, le souhait de prendre en compte le rôle des influences extérieures sur les éléments urbains ou les techniques de construction : il s'agissait, d'une part, de tenter d'en définir la provenance (rôle de Marseille ou d'Ampurias? rôle du modèle urbain étrusque en Italie du Nord?) et, d'autre part, de prendre la mesure des innovations et adaptations locales. Ce jeu des influences est bien connu pour les colonies grecques (Olbia, Agde, Antibes, Ampurias etc.), puis lors de la phase «classique» de la romanisation, où les phénomènes d'urbanisation à l'œuvre semblent liés à une réflexion sur la «cité», et plus généralement à une nouvelle conception de toute forme d'agglomération, puisque certaines agglomérations ne sont plus indépendantes ni même autonomes sur le plan politique. Mais ce jeu d'influences est parfois moins perceptible dans les *oppida* de l'arrière-pays : si des échanges avec le monde grec ou étrusque, puis romain, sont bien attestés par la céramique et le mobilier, l'approche urbanistique et architecturale méritait d'être également envisagée sous cet angle dans l'espoir de nous éclairer sur les agglomérations grecques et romaines des régions envisagées;

– enfin, le désir d'établir une comparaison entre les trois zones géographiques (Espagne Nord-Orientale, Gaule du Sud, Italie du Nord) afin de dépasser le cadre restreint des études proprement régionales (l'Émilie Romagne⁸, la région de Nîmes⁹, le Lodévois¹⁰,

⁸ G. B. Montanari (dir.), *La formazione della città in Emilia-Romagna. Prime esperienze urbane attraverso le nuove scoperte archeologiche*, Bologne, 1987 (*Studi e documenti di archeologia*, 3).

⁹ M. Py, *Culture, économie et société protohistoriques dans la région nîmoise*, Rome, 1990 (*Collection de l'École française de Rome*, 131).

¹⁰ D. García, *Entre Ibères et Ligures. Lodévois et*

la région de Marseille¹¹ etc.), voire des monographies (Lattes, Monte Bibelet etc.). Les trois espaces que nous souhaitons prendre en compte nous ont semblé être des zones privilégiées pour l'étude des contacts entre les mondes indigènes et, d'une part, le monde celtique et, d'autre part, des cultures méditerranéennes depuis longtemps urbanisées : Grecs, Étrusques, Puniens puis Romains. Nous proposons donc une étude comparative qui permette de voir comment, de l'Espagne à l'Italie du Nord, des cultures indigènes au contact entre monde méditerranéen et monde celtique ont répondu, d'une part, aux problèmes posés par la sédentarisation et la constitution «d'agglomérations», d'autre part, aux influences venues de cultures largement urbanisées. Car multiples ont été les solutions adoptées : des agglomérations de hauteur (phénomène largement répandu dans les zones proches de la côte méditerranéenne) aux agglomérations de plaine (Lattes, plaine padane), depuis les centres naturellement défendus à ceux que vint protéger l'édification d'un rempart, de l'habitat groupé sans schéma d'organisation préalable (Taradeau) aux îlots d'habitation dont les mesures répondent à un module (Entremont ou Nages), chaque région a proposé des réponses différentes que nous souhaitons mettre en regard.

Une réunion de ce type ne pouvait avoir lieu sans l'appui de l'École française de Rome, de son Directeur, André Vauchez et de la Directrice des Études pour l'Antiquité, Catherine Viriout. Qu'ils soient très sincèrement remerciés pour l'accueil qu'ils ont su réserver, dès les premiers contacts, à notre projet et de l'aide qu'ils n'ont cessé, par la suite, de nous apporter. Nous ne saurions oublier les conseils prodigués par Pierre Gros à qui il est logiquement revenu la tâche délicate de conclure ces journées de travail. Que Stéphane Verger, qui a pris en charge leur publication, trouve également ici la marque de nos remerciements.

Sandrine AGUSTA-BOULAROT
Xavier LAFON

P.S. : Nous avons appris avec regret que Patrice Arcelin avait retiré le texte de sa communication, texte qui nous était parvenu avec beaucoup de retard. On trouvera un écho de cette contribution qui avait suscité une large discussion dans les conclusions de Pierre Gros.

moyenne vallée de l'Hérault protohistoriques, Paris, 1993
(*RAN*, suppl. 26).

¹¹ *Études massaliètes 3; Voyages en Massalie. 100 ans d'archéologie en Gaule du Sud*, Marseille, 1990.